

I

Mars 1674

*C*aché parmi les hautes herbes qui bordent la rivière Arno, un crapaud visqueux et bubonneux comblait la belle de ses croassements rauques et vulgaires. Un filet s'abattit sur le romantique batracien et le précipita dans l'obscurité d'une boîte, anéantissant de la sorte tout dessein amoureux.

L'obscurité grandissante envahissait insensiblement les rues de Florence qu'une lune encore somnolente peinait à éclairer. Drapée d'une large cape sombre, une silhouette se hâtait. Elle ralentit sa course et s'arrêta sur le seuil d'une somptueuse demeure aux façades enrichies de bossages.

La porte massive ornée de clous, dont le mascarón grimaçant paraissait surveiller l'entrée, s'ouvrit au troisième coup de heurtoir, laissant l'homme s'engouffrer dans l'entrebâillement.

— Il vous attend...

Philippe s'échappa de sa cape humide qu'il abandonna entre les mains d'Ambrosiano et se dirigea aussitôt vers les degrés de marbre blanc qui menaient à l'étage.

Il pénétra dans une chambre tendue de moire cramoisie, dont les courtines de velours assorties tombaient élégamment sur les riches tapis de Flandre, faisant oublier les frimas printaniers qui semblaient s'éterniser. Deux tables de pierres dures

présentaient de petites coupes d'agate, de calcédoine, ou de lapis-lazuli, parfois serties d'émaux ou de pierres précieuses, qui égayaient la pièce d'un joyeux chatoiement de couleurs.

Près du cabinet vénitien tout de nacre incrusté se tenait un homme d'une cinquantaine d'années, absorbé par la lecture d'une lettre, qui leva les yeux en entendant ses pas. Son regard s'éclaira aussitôt d'un sourire bienveillant.

— Je vous sais un gré infini d'avoir accouru sans dilayer... dit-il en lui étreignant les épaules.

— Rien ne me serait plus pénible que d'ajouter par mes manquements aux tourments qui semblent agiter votre esprit. L'on m'a remis votre billet ce tantôt.

— Il est vrai que ces tourments, que vous décelez si justement, ne me laissent guère en repos, et je fus quelque temps à me résoudre devant que de vous envoyer quêrir.

— Votre confiance m'honore...

— Il n'est pas un jour que Dieu fait que je ne Lui rende grâce de m'avoir confié votre vie.

Philippe s'agenouilla et baisa tendrement le pan de la robe de chambre du comte de Saint-Louis.

— Vous m'avez choyé comme votre propre enfant... Eussiez-vous été mon père, mon attachement n'eût guère été plus grand, et je n'aurai de cesse, jusqu'à mon dernier soupir, de vous témoigner ma gratitude et mon amour filial. Aussi vous prié-je respectueusement de ne me rien laisser ignorer de ce qui vous touche à cette heure.

Posant une main sur son épaule, le comte murmura dans un souffle :

— Mon fils, mon bien-aimé fils...

Ambrosiano entra à cet instant, qui apportait un plateau chargé de viandes froides, de délicieux fromages et d'un flacon de vin aux reflets de rubis. Il se retirait lorsque le comte le rappela :

— Ambrosiano, demeurez, je vous prie, et prenez place céans.

Philippe et Ambrosiano se connaissaient depuis toujours. Son aîné de cinq ans, ce dernier avait emporté le petit Philippe, alors âgé de dix ans, encore tout ensommeillé hors du palais, cependant que tout le domestique s'agitait dans une confusion extrême autour des maîtres de maison désanimés.

Il l'avait d'instinct éloigné de cette demeure, devenue, en cette nuit funeste, le tombeau de ses parents, et l'avait sans hésiter conduit chez le comte Armand de Saint-Louis où il savait trouver des bras accueillants. Nul ne parvint jamais à découvrir les causes de cette double mort. Des médecins de grand renom purent tout à loisir exercer leur science sur les corps sans vie, rien ne fut décelé qui eût pu expliquer une mort aussi soudaine. Bientôt, tous les serviteurs s'enfuirent, faisant courir d'étranges rumeurs sur le palais.

D'aucun n'aurait su non plus expliquer les événements qui s'y déroulèrent par la suite, tant la crainte était grande de déclencher l'ire des esprits malins que l'on disait s'être invités au logis des maîtres. Tel voyait une lueur le soir derrière la fenêtre de leur chambre, tel autre constatait un désordre inaccoutumé dans l'office, tel autre encore découvrait une figurine de magie noire dans le recoin d'une cave.

Ces esprits malins, si toutefois d'esprits il s'agissait, firent tant et tant que la demeure familiale des Caumont de Volanges, qui résonnait jadis des propos joyeux de toute la maisonnée, devint bientôt un lieu désert sur lequel planaient d'étranges histoires, auxquelles les superstitions les plus folles achevèrent de donner corps. Veuf et sans enfants, le comte de Saint-Louis éleva désormais Philippe comme s'il eût été son propre fils, lui donnant les meilleurs précepteurs de Florence afin qu'il devînt un gentilhomme accompli digne d'hériter du nom de son père. Philippe fut ainsi nourri aux sciences, aux belles lettres, et il ne fut jusqu'aux arts les plus accomplis, où il ne laissa de surpasser ses maîtres. La fréquentation des salons, auxquels le menait bien volontiers le comte, avait achevé de parfaire son éducation en donnant un tour des plus agréables à ses manières et sa conversation. Français par son père, Italien par sa mère, il s'exprimait dans les deux langues avec une aisance qui forçait l'admiration. Outre la finesse de son esprit, il possédait ce je-ne-sais-quoi qui le distinguait parmi les plus charmants gentilshommes de Florence.

Les traits fins et réguliers, une voix douce et caressante, la taille bien faite, une démarche souple sans être précieuse, un port altier mais point pédant : bien des dames se pâmaient d'aise lorsqu'il les saluait. Cependant, il paraissait toujours l'esprit ailleurs. Les heures sombres traversées dans sa plus tendre

enfance demeuraient enfouies au plus profond de son âme, et ignorées de tous par la légèreté et la gaieté qu'il affectait toujours. Ambrosiano, quant à lui, ne l'avait pour ainsi dire jamais quitté. D'une nature vigoureuse, sa stature élevée différait à peine de celle de Philippe, ne fût-ce une robustesse des membres plus affirmée, héritée sans doute de son père. Ses yeux de jais, empreints de franchise, sondaient aisément le regard des autres et reflétaient un esprit vif, peu enclin à s'en laisser conter.

Il s'était investi du rôle du frère aîné, bien que son rang ne lui permît d'user aucunement de quelque autorité à son égard. Il avait passé son enfance dans les communs du château, où sa mère servait comme cuisinière. Bâtard non reconnu d'un officier, et de cette mère qui n'avait jamais manifesté pour lui le moindre attachement, il avait vu s'entrouvrir les cieux lorsque le comte de Saint-Louis l'avait engagé à son service, afin qu'il demeurât auprès de Philippe.

Sa reconnaissance fut alors sans bornes, et il mit toute l'ardeur de sa jeunesse à satisfaire son bienfaiteur. Il s'attacha constamment à appliquer ses propres résolutions dans tous les domaines où il se pouvait rendre utile. Il s'improvisait parfois maître d'hôtel, lorsque le comte dînait seul, élaborant des mets raffinés dont il avait retenu quelques secrets, jadis, à l'office du palais des Volanges. Il ne cédait à quiconque l'honneur de servir son maître ; il était devenu son homme de confiance, son garde du corps mais également l'ange gardien de Philippe.

Après qu'ils eurent repu, le comte changea brusquement de visage et, le regard perdu sur la coupe de sardoine qui captait les reflets de l'âtre, doucement entra dans l'affaire :

— Vous me voyez là dans le plus grand embarras du monde... lâcha-t-il tout bas.

Philippe et Ambrosiano tendirent insensiblement vers lui.

— Madame de Saint-Chaumont', marraine de ma filleule bien-aimée, Anne-Louise de Giraï, m'écrivit il y a peu, de France, pour me rapporter quelques nouvelles, qui ne laissèrent de me donner de l'inquiétude que je ne vous eusse mandé.

Il paraissait que cela le réconfortait, dans la tourmente de son esprit.

— Anne-Louise s'appête à quitter le couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques où elle a reçu toute l'instruction

souhaitable pour une jeune fille de son rang, à l'approche de ses fiançailles avec le chevalier Charles-Antoine de Caudriac, issu d'une modeste famille de province.

Or, elle reçoit depuis peu la visite de quelques personnes de qualité, dont la comtesse de Soissons, qui lui trouvent soudain infiniment d'agrément et ne cessent de lui donner des louanges. Les gentilshommes vont jusqu'à lui faire une cour empressée malgré l'annonce de ses prochaines fiançailles.

Il s'arrêta un instant et but une gorgée de rossolis, cette merveilleuse liqueur à base d'esprit de vin, de fleur d'oranger, d'essence d'ambre et d'eau-de-vie.

— Mon Père, hasarda Philippe... Je ne vois là rien de surprenant dans une cour comme celle de Louis le Quatorzième, où la galanterie est de mise pour peu qu'elle n'allume point le scandale.

— Cela est vrai, Philippe, mais si Madame de Saint-Chaumont m'a fait la grâce de m'instruire de cette histoire, c'est que le tour que prennent ces visites répétées lui semble bien plus grave qu'il n'y paraît. Il n'est d'actions que ces personnes n'entreprennent qui ne soient calculées, et je gagerais que l'intérêt soudain qu'elles témoignent à ma filleule fût assorti d'un dessein peu avouable. La comtesse de Soissons, Olympe Mancini, nièce de feu le cardinal Mazarin, se trouve par trop souvent dans l'entourage de personnes qui ont l'infortune de mourir empoisonnées... Voilà de leurs manières. J'ai tout lieu de craindre ce qui se peut tramer dans leur esprit.

— Se pourrait-il qu'Anne-Louise héritât un jour quelque bien qui pût devenir objet de convoitise ?

— Nenni, rien de cela. Anne-Louise est de bonne noblesse mais de médiocre fortune. Le marquis de Girai avait fondé de grands espoirs dans la Compagnie des Indes occidentales, pour laquelle il avait déboursé une somme considérable. Il laissa, à sa mort, une veuve désargentée qui se trouva fort heureuse d'entrer dans la maison de Madame, la regrettée Henriette d'Angleterre, première épouse de Philippe d'Orléans.

Le comte soupira, puis reprit :

— C'est alors que la marquise de Girai se prit d'amitié avec Madame de Saint-Chaumont, la gouvernante des enfants princiers. Celle-ci, qui était très confidente avec Madame, se trouvait de fait fort au secret des cabales entourant la maison d'Orléans.

On s'employa à la faire chasser de la Cour. Elle se réfugia au couvent des Carmélites, où elle accueillit Anne-Louise, quand celle-ci eut perdu sa mère, afin de veiller à son éducation.

— La beauté de cette demoiselle serait-elle sans égale ?

— Elle est fort belle, assurément, dotée d'un esprit des plus fins, et d'une grâce à nulle autre pareille. Mais cela ne justifie rien. Cette engeance-là ne referme ses serres que sur des proies dignes d'elle.

Philippe n'eut nulle peine à traverser le fond de ses pensées :

— Cher Père, trouveriez-vous bon que je me rende à la Cour de France et de cette affaire déchiffrer le mystère ? Sa Majesté Louis le Quatorzième désapprouverait fort votre retour inopiné alors qu'elle vous témoigna toute son estime en vous confiant la délicate mission d'observateur à Florence, poste que vous ne pouvez songer abandonner qu'elle ne vous en ait donné l'ordre. Vous êtes ses yeux, ses oreilles cependant que la Cour de France vous pense exilé.

— Le comte, visiblement soulagé, esquissa enfin un sourire.

— Cela est juste...

Il balança encore :

— Cependant, je n'en reste pas moins alarmé et suis au désespoir de vous voir partir.

Le feu s'éteignait doucement, les tapisseries florentines n'offraient plus au regard que des ombres évanescentes, les chandelles se mouraient, solitaires, sur les candélabres d'argent. Ils convinrent qu'Ambrosiano serait aussi du voyage et furent longtemps à raisonner sur la façon la plus discrète de mener cette entreprise, jusqu'à ce que, la fatigue ayant eu raison de leur volonté, ils s'allèrent coucher. Les croisées se teintaient d'un blanc laiteux. La lune blafarde cédait lentement la place à une aube pâle et froide comme la mort.

Le crapaud fut extirpé de sa boîte et avala, contraint et forcé, la tête tirée vers l'arrière, une once de vert-de-gris. La pointe de l'aiguille creva une à une les pustules gonflées, libérant leur venin au fond du bocal, dans lequel il fut rejeté.

Les coquemars ventrus gargouillaient d'aise au-dessus des belles flammèches qui leur chatouillaient malicieusement la panse. C'était, sans nul doute, les seuls autorisés à s'exprimer d'une manière aussi bruyante que grossière dans le silence quasi monacal de l'officine de Santa Maria Novella².

Là régnait après Dieu la flambe, l'iris de Florence, dont la racine, une fois réduite en poudre ou finement émincée, entrait en diverses préparations, toutes plus subtiles les unes que les autres, telles les pastilles de bouche, les poudres, les onguents, les savons et bien d'autres encore, pour le plus grand enchantement des nez délicats.

Un doux parfum rappelant celui de la violette sublimait la quiétude des lieux plusieurs fois séculaires.

Alors qu'il en franchissait le seuil, Philippe ferma les yeux un instant pour en mieux percevoir les effluves, comme il avait accoutumé de faire depuis fort longtemps.

Il trouva Frère Guilio, le dos courbé, achevant de sceller des sachets de poudre d'iris destinés à quelque pays étranger.

— Frère Guilio... murmura Philippe.

— Ton séjour au royaume des lys ne durera peut-être guère et, avec l'aide de Dieu, seras-tu de retour à Florence avant les premières fleurs, dit le moine en se redressant péniblement.

— Comment ?... Vous savez donc...

Un sourire complice glissa sur les lèvres du vieil homme, plus sec qu'un cep de vigne.

— Le comte m'a mandé de te préparer ce nécessaire, que tu pourras envoyer quérir, dit-il en extirpant un coffre de bois foncé, dissimulé dans l'ombre de grandes jarres en terre cuite. Celles-ci dressaient leurs galbes puissants, au sein desquels s'opérait le long séchage des fleurs et des herbes de Toscane.

Puis il ouvrit le coffre.

— Ce trousseau de voyage est à ma mode ; tu n'en ignores plus l'usage. Dans leur simplicité naturelle, nos belles collines nous offrent de merveilleuses plantes. Certaines, hélas, une fois tombées en de viles mains, deviennent de funestes expédients pour dépêcher les fâcheux de tout bord ad patres. Ces mœurs italiennes se répandent depuis peu de l'autre côté des Alpes. Prends bien garde à toi. Il est de certains parfums qu'exhale la Cour de France, auxquels ton âme pourrait succomber.

— Je n'aurai garde de l'oublier, promit gravement Philippe, serrant le vieil homme contre son cœur.

— Que Dieu te protège, mon enfant, murmura Frère Guilio, tandis que le jeune homme s'éloignait. Je prie que mes craintes soient bientôt dissipées.

Les jours suivants furent occupés à préparer le voyage et les relais ainsi que les provisions de bouche. Avec un intendant aussi prévoyant qu'Ambrosiano, Philippe ne craignait assurément de manquer de rien. Il fallut d'ailleurs renoncer à une partie du chargement, le carrosse menaçant de verser devant qu'il fût sorti de la cour.

Les chevaux piaffaient ; l'instant toujours cruel des adieux était arrivé.

— J'ignore quel est ce tissu d'intrigues qui m'oblige à me séparer de vous, s'il est fait de noirs desseins ou simplement teinté de ce voile d'inquiétude qui embrume mon esprit, dit le comte en étreignant Philippe et Ambrosiano.

Ils descendirent lentement les degrés de la cour intérieure qui conduisaient au carrosse.

— Que Dieu vous ait tous deux en Sa sainte garde... murmura le comte d'une voix étranglée par l'émotion, tandis qu'il refermait la portière peinte aux armes des Saint-Louis.

L'équipage avait depuis longtemps franchi le portail, laissant Armand de Saint-Louis demeuré seul, qui semblait déjà attendre le retour de ses chères âmes.

Un ultime spasme, et l'animal inerte n'offrit plus qu'un corps flasque à la main gantée qui le souleva du bout d'une pince, avant que de le renvoyer macérer dans ses glaires.

II

- **C**asse-museaux³ ! Echaudés⁴ ! Poupelains⁵ !
— Tout frais, mes panais !
— Fromage de Roquefort ! Six sous la livre !
— Qui veut l'eau ?

Réveillé à la pointe du jour par les cris de la rue, et prestement hors de son lit, Ambrosiano se vêtit en grande diligence, laissant Philippe, encore endormi, se remettre des fatigues du voyage. Il brûlait de découvrir cette ville neuve de Versailles dont la renommée rejaillissait jusques aux confins de l'Europe, et dans laquelle les séjours royaux se prolongeaient d'une manière fort peu goûtée des courtisans, insensibles aux charmes des chantiers qui s'éternisaient.

Thomas Hébert, le tenancier de l'hôtel de la Croix-Blanche, occupé à raviver le feu de la cheminée, eut à peine le temps de le saluer qu'il se mêlait déjà à la presse envahissant la Grande Rue.

Celle-ci, que l'on appelait aussi « rue de Paris », descendait rapidement de l'avenue de Saint-Cloud jusqu'au marché et se prolongeait vers la chaussée de Clagny, d'abord par la rue Saint-Côme, puis par la rue de la Princesse.

Un entassement de baraques sans ordonnance, près desquelles se bousculaient sans façon commères et vendeurs, valets et marmitons, mendiants et tire-laine, volailles et cochons, portefaix et porteurs d'eau, chacun soucieux de remplir sa panse, son panier ou sa bourse, tenait lieu de marché depuis 1634, au croisement des rues de Paris et Duplessis qui

comptaient parmi les plus chalandes de la ville. Les marchands ambulants grossissaient d'autant la fréquentation de ce lieu, attirés par l'afflux toujours croissant de la noblesse qui y prenait peu à peu ses quartiers, entraînant à sa suite aubergistes et cabaretiers, tous alléchés par les privilèges accordés à ceux qui bâtissaient alors à Versailles.

La vie grouillait sur la place du Marché. L'on piétinait dans la boue, l'on tâtait, touchait, humait, goûtait, reniflait, gesticulait, se pressait, se gonflait d'aise ou de colère, les esprits s'échauffaient parfois tandis que d'infortunés chalands pleuraient leurs bourses soudainement disparues.

Les gosiers les plus dissonants, toutes espèces confondues, semblaient s'y être réunis pour offrir un concert improvisé de piailllements, criaillements, grognements et caquetages, accompagnés pour l'occasion par la symphonie coutumière des rouleaux à battre la viande, des couteaux que l'on aiguisait, des tranchoirs et lardoires⁶ s'abattant sur les billots de bois.

Rien ne semblait rebuter Ambrosiano qui cependant passa vite l'étal du tripier dont les remugles lui soulevèrent un instant le cœur, à moins que ce ne fût la caque de harengs voisine, ou bien les deux soldats qui s'en tenaient proche.

— Talmouses⁷ ! Poupelains ! Pâtés chauds !

L'esprit, ou plutôt la gourmandise en éveil, le mena droit au traiteur, lequel le considéra non sans une certaine curiosité : sans doute ses habits n'étaient-ils pas étrangers à l'affaire et trahissaient sa récente arrivée au royaume de France.

Ambrosiano s'apprêtait à saisir les deux poupelains qui lui étaient présentés lorsqu'une main ferme s'interposa.

— Morbleu, vous n'y songez pas ! Ces poupelains sont juste bons à jeter aux cochons, et encore, à condition qu'ils les piétinent du sabot devant que de les engloutir, sans quoi ils s'ébrêcheraient le râtelier. En outre, j'aurais sur ma conscience de vous laisser embabouiner par ce mercanti, qui vous veut donner ses vieux biscuits de carême en lieu de ceux préparés ce jour d'hui.

— J'avoue pour ma part, répondit Ambrosiano quelque peu surpris, m'être laissé distraire par ce page qui vient à l'instant même de recevoir, semble-t-il, une belle correction.

Il désigna du regard l'acrimonieuse tenancière de l'hôtel

du Pélican qui venait d'asséner quelques coups de caquelon sur le crâne du godelureau, à la manière d'une matrone de la *commedia dell'arte*.

— Va donc voir ailleurs si le vin est coupé d'eau ! Hors d'ici ! Pendar, sac à vin ! Y a rien tant qui me ferait plaisir que de te faire avaler toute l'eau du Canal... et t'y noyer s'il en restait !

Ses petits doigts boudinés encore crispés sur le manche, sa généreuse poitrine se soulevant à chaque respiration, éprouvant dangereusement le laçage de son corsage, elle arrêta tout à trac le déluge de ses vociférations quand elle réalisa que le garçon avait tiré ses chausses, tandis qu'officiers et mousquetaires, qui peuplaient d'ordinaire son établissement, riaient à gorge déployée.

Le jeune homme à l'ineffable blondeur, qui venait de sauver Ambrosiano des affres d'une digestion douloureuse, lui souriait à présent d'un air aimable.

Ses yeux noisette semblaient se pailleter d'or lorsqu'ils venaient à croiser un rai de soleil.

La taille élancée, bien prise dans un justaucorps de drap de Hollande gris de sauge, sa politesse exquise, le visage avenant et le regard pénétrant plurent incontinent à Ambrosiano qui appréciait que la bienséance prévalût en quelque circonstance que ce fût.

— Sans vouloir vous offenser, Monsieur, vous ne semblez point de ce pays-ci, et je gagerais que vous n'êtes guère accoutumé à ces esclandres, qui, je le confesse, éclatent par trop fréquemment dans ces sortes de lieu. Si la police de Monsieur de La Reynie n'y met pas bon ordre, il y a fort à parier que le mal s'étendra.

— Pour vous dire le vrai, cette scène m'a fort diverti. Il m'apparaît que les Italiennes, si elles ne parlent la même langue, usent des mêmes moyens pour se faire entendre. Force est de conclure que l'artillerie culinaire s'avère pareillement dissuasive des deux côtés des Alpes.

Tous deux partirent d'un grand éclat de rire qui acheva de les conforter dans le bon sentiment qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

— Je me nomme Henri-César, chevalier de la Merleraye.

— Ambrosiano Lucigano, au service du comte Caumont de Volanges.

Chacun remettant le chapeau qu'il venait d'ôter, ils se tournèrent vers le marchand, qui, faisant le miquelot, tentait cette fois de leur proposer de beaux craquelins⁸ tout chauds et dorés à souhait.

Henri-César considéra Ambrosiano d'un air bienveillant. Il ne décelait rien en lui qui eût pu l'apparenter à un simple valet. Ses manières étaient des plus agréables, et son esprit, des plus vifs. Ses habits, nonobstant leur mode curieuse, dénotaient un goût sûr. Il fallait donc que son maître l'estimât au dernier point pour le vêtir de si riches étoffes.

Un port élevé que soulignait sa belle carrure, un sourire dont il semblait ne jamais se départir, des yeux grands ouverts pétillant de malice, une barbiche soigneusement taillée sous une bouche généreuse et fort bien meublée, et une chevelure brune ondoyant à chaque mouvement de tête achevèrent d'aiguïser sa curiosité.

Il s'enhardit :

— Puis-je m'enquérir de l'endroit où vous demeurez ? demanda-t-il entre deux bouchées de ces merveilleux craquelins, auxquels ni l'un ni l'autre n'avaient su résister.

— Mon maître et moi logeons depuis hier à l'hôtel de la Croix-Blanche, parvint à articuler Ambrosiano tout en déglutissant un morceau de gâteau.

— Par ma foi, vous avez « l'ostel de saint Julien⁹ » ! L'on y trouve grande chère et beau feu, et le gîte passe pour être des plus confortables ! s'exclama Henri-César, qui fit quelques clartés sur le saint patron de Versailles et des voyageurs.

— Pour le confort, je ne saurais dire, tant la fatigue nous eût fait agréer la plus méchante pailleasse ; quant à la chère, je m'en remets de bonne grâce à votre jugement qui me semble des plus balancés !

— Par un heureux hasard, il se trouve que je dîne ce tantôt avec une personne fort de mes amis, qui loge à la même enseigne... Nous feriez-vous l'honneur de partager notre repas en compagnie de votre maître ?

Le visage d'Ambrosiano s'éclaira tout soudain et, après qu'il

eut traversé l'esprit d'Henri-César pour en mesurer la sincérité, il s'empressa de répondre :

— Mon maître m'honore assez de sa confiance et de son amitié pour que, à l'instant, j'accepte sans réserve votre aimable invitation.

— A la bonne heure !

Chemin faisant, ils étaient parvenus à l'angle de la rue des Deux-Portes, près du grand mur qui bordait le jardin de l'hôtel de Montausier.

— A présent, permettez-moi de prendre congé. J'eusse volontiers poursuivi cette agréable conversation, mais le duc de Montausier, qui demeure tout près d'ici, m'a fait l'honneur de me prier de l'accompagner en son carrosse pour assister au Lever de Sa Majesté, et je ne saurais y manquer.

Ces paroles firent lumière sur la raison du défilé retentissant de carrosses et de chaises à porteurs qui convergeaient en grande hâte vers le château, envahissant ainsi les rues encore dépourvues de pavés et déjà fort encombrées de charrois venus approvisionner les cuisines de la cour.

Ils se séparèrent, très satisfaits l'un de l'autre. Après avoir adressé mille civilités à Ambrosiano, Henri de la Merleraye pressa le pas et s'engagea dans la rue des Deux-Portes, qui menait à l'entrée de l'hôtel de Montausier.

Les échoppes s'étaient raréfiées, les cris des marchands, assourdis. Ambrosiano devinait au loin, du côté de la rue des Réservoirs, de somptueuses façades, toutes de briques et de pierres, semblables à celles du château, conformément au vœu exprimé par Sa Majesté alors qu'elle rédigeait, en 1672, l'édit octroyant les dons de place à bâtir.

Il songea à Philippe, demeuré seul à l'hôtel, et renonça à poursuivre sa promenade matinale. S'en retournant vers la butte de Montbauron, il atteignit la rue de Paris, hors d'haléine, surpris par la raideur de la côte qui lui rappela cruellement la frugalité de son déjeuner, eût-ce été celui d'un carême.

La vie ressurgit dans ses veines à l'instant même où, pénétrant dans la salle commune, déjà tout emplie des fumets qui s'échappaient du chaudron suspendu à la crémaillère, il reconnut la silhouette de Philippe, attablé près de l'âtre devant un bouillon.